

La vie est ainsi faite qu'à un moment, nous avons tous ce besoin vital de savoir qui nous sommes, d'où nous venons.

Ces questions surviennent le plus souvent à l'adolescence, à cette période de notre existence où on se demande qui on est, à qui on ressemble et où on se place dans sa famille.

Ces questions nous taraudent l'esprit, au quotidien. Et ne pas avoir de réponse, c'est développer notre curiosité, nos rêveries souvent obsédantes et douloureuses.

Ne pas savoir, c'est aussi alimenter notre conscience d'une autre question : que s'est-il passé ?

Qui suis-je ? D'où viens-je ? Ces deux questions impliquent des réponses pour nous permettre de comprendre ce qu'est notre vie, comment elle s'est construite.

Mais pour nous, les adoptés, la question de l'origine est plus profonde, car nous sommes le fruit de deux arbres généalogiques. Il y a eu notre vie d'avant et

celle d'aujourd'hui. Et cela, inutile de nous le cacher. Très vite, nous le comprenons.

Dans cette double filiation biologique et adoptive, on tente de faire sa vie, de se construire sans se regarder continuellement dans le miroir pour s'apercevoir au final qu'on ne ressemble à personne.

Dans cette quête de vérité où les réponses sont nécessaires, car l'inconnu est plus ravageur, chacun veut donc un jour ou l'autre comprendre quel sang coule dans ses veines, savoir où il est né.

Savoir, comprendre, deux verbes qui résument notre vie.

Mais partir à la recherche de ses origines biologiques dans une croisade à la fois identitaire et narcissique, c'est aussi affronter la réalité avec des questions qui sont malheureusement trop souvent sans réponse, avec des zones d'ombre multiples.

Les questions sont sans réponse, car en France, dans ce pays des droits de l'homme, l'enfant n'a pas le droit à la vérité. Pourtant, cette vérité que d'autres détiennent à notre place devrait nous appartenir.

Et cela, c'est intolérable !

Car le fait que l'administration s'oppose à nos demandes et se complait systématiquement dans une fin de non-recevoir lorsque nous souhaitons connaître l'identité de celle qui nous a mis au monde, ce n'est pas nouveau. Cela date des débuts de la Troisième République.

Et même si depuis les choses ont quelque peu évolué avec la loi du 22 janvier 2002, tout n'est pas encore parfait. En effet, cette loi relative à l'accès aux origines des personnes adoptées a permis la création d'un conseil national pour l'accès aux origines personnelles (CNAOP) qui a, sur le papier, pour mission de traiter, les demandes d'accès aux origines, de rechercher le parent de naissance pour lui demander s'il accepte de lever le secret.

Mais acceptera -t-il ?

Pas toujours ! Rarement même !

Alors il faut être mentalement fort, très fort pour se lancer dans cette quête de recherche des origines. Il faut persévérer, poursuivre, souvent franchir la limite du raisonnable, ne jamais rien lâcher, mais surtout accepter les réponses et la réalité lorsqu'elles vous frappent de plein fouet et vous laissent quelquefois K-O.

Certains encaissent... d'autres moins.

Mais c'est inconcevable de vivre dans l'ignorance, de découvrir que celle qui vous a mis au monde vous a abandonné, de découvrir que son état civil a été falsifié par l'administration pour préserver l'identité de cette femme. Cela fait naître chez nous un grand sentiment de trahison et de révolte. Et aujourd'hui, si la mère de naissance que le CNAOP a contactée dans le cadre de la loi refuse de lever le voile sur le secret, le refus restera éternel.

Et là, la blessure est encore plus grande, plus cruelle.

Et nous n'avons pas besoin de cela.

Car il paraît que nous, les adoptés, nous sommes plus vulnérables que la majorité de la population dans le développement de problèmes d'identité en fin d'adolescence ou dans les jeunes années d'adulte.

Il paraît que nous, les adoptés, il faut nous retrouver nous-mêmes, connaître notre histoire, notre généalogie, les circonstances de notre adoption, notre race, notre identité ethnique, notre bagage culturel pour nous faire notre propre identité personnelle, culturelle et sociale.

Comme de nombreux adoptés, je me suis lancé dans cette quête de mes origines, espérant ainsi et comme nous tous accéder à une plus grande connaissance de soi et espérer l'apaisement désiré.

Ce qui suit est le récit de cette quête.

Il m'a fallu des années pour l'entamer.

Il m'a fallu des années pour aboutir.

Une partie de moi n'en est pas sortie indemne.

2

J'aime cette agréable sensation du soleil sur ma peau. Je ne saurais pas mettre les mots pour l'expliquer, mais sentir cette chaleur qui se pose sur moi me fait du bien et me donne de l'énergie pour la journée. Et comme il n'y a qu'ici que je peux en profiter, je savoure chaque instant, loin de ma vie de banlieusard parisien. Et puis il y a ce calme qui règne autour de la piscine. En ce début du mois de mai, seule une légère brise venue du sud vient faire chanter les branches des oliviers qui bordent le bassin bleu azur. C'est le bonheur. C'est mon petit coin de paradis.

C'est ici que j'aime venir dès que mon emploi du temps me le permet. Autant dire pas assez souvent à mon goût. L'endroit n'est pas paradisiaque comme peuvent l'être les plages des Caraïbes, mais il me permet de me ressourcer, de me vider la tête. C'est ici que je voudrais vivre si la vie était faite autrement. C'est ici que mon frère voulait venir s'installer définitivement. La vie en a décidé autrement.

Dans ce cocon baigné par le soleil du Sud, je savoure l'instant présent et, quand les cloches de l'église du village situé en contrebas sonnent huit heures, je remonte par le petit escalier de pierre pour rejoindre la maison. Ça sent bon le thym, le romarin, ces essences qu'on ne trouve que dans le Sud.

En arrivant à la hauteur de la terrasse, j'aperçois maman. Elle aussi est matinale. Sitôt levée, sitôt dehors à contempler ses fleurs, ses petits massifs. Tous les matins le même rituel. Elle prend son café, pousse la baie vitrée et sort dans le jardin pour faire le tour du propriétaire. Elle y passe près d'une heure, été comme hiver. Elle enlève la petite brindille qui barre son chemin, s'accroupit devant son parterre de plantes pour y ôter la mauvaise herbe qui la gênait, soigne ses rosiers. Puis elle contemple ses oliviers. Je suis même à peu près certain que, par moments, elle leur parle.

Mais après tout, elle fait ce qu'elle veut, elle est chez elle. Cette maison, ce jardin, c'est elle qui les a dessinés lorsqu'elle a fait le choix de venir habiter ici il y a 26 ans maintenant. Voilà pourquoi elle s'y sent bien. Voilà pourquoi je m'y sens bien lorsque je viens la voir, le plus souvent possible.

Le bonheur d'être chez ma maman, eh bien, c'est simple, c'est d'abord être auprès d'elle, de profiter d'elle. Mais c'est aussi passer une semaine dans un environnement bien particulier. Un petit village retiré dans le Var, à 420 mètres d'altitude avec vue imprenable sur les plaines du Var. La mer est là, au loin, à une trentaine de kilomètres. Je peux la voir depuis la

terrasse de la maison ou quand je suis au bord de la piscine.

Et puis ici, tu es en paix. Personne pour t'emmerder sitôt le téléphone coupé. Et quand je veux vraiment être seul, je prends mon scooter et je pars en direction de la montagne. Là, j'arrive rapidement à Canjuers, tout près du terrain militaire bien connu, le plus gros terrain militaire d'Europe, une zone où les bergers et leurs troupeaux croisent quelquefois les chars, une zone où l'on entend les balles fuser, une zone où, par temps clair, on est survolé par les hélicoptères.

Mais ce n'est pas tous les jours. La plupart du temps, c'est le grand calme sur ce plateau aride balayé par le vent et dominé par le mont Lachens. Souvent, je montais ici avec mon frère, aux abords de cette zone militaire où les panneaux Défense d'entrer fleurissent plus que les mimosas. Souvent, nous observions les aigles – l'aigle, cet oiseau majestueux qui n'occupe que les zones les moins perturbées par l'homme.

De temps en temps aussi, je prends la direction du col du Bel-Homme, paradis des parapentistes, terrain de jeu des cyclistes. J'aime faire une escale au château de Taulane et son golf avec vue imprenable sur la quiétude, le massif des Maures, le massif de l'Esterel. J'aime aller là-haut juste pour déjeuner en terrasse. L'environnement est tellement sain. Il n'y a pas de bruit. C'est un luxe aujourd'hui de trouver de tels spots.

De l'autre côté, plus à l'ouest, il y a aussi les gorges du Verdon. Donc, là, inutile de dire que les paysages

sont fantastiques, mais aussi très différents. J'aime aller dans cet endroit, garer mon scooter au bord de la route, marcher un peu, m'asseoir et contempler un lac en contrebas. Là, à 300 mètres en dessous de toi, il y a la nature, celle que j'aime contempler. C'est dans ces espaces-là que j'aime me poser.

Je crois que la mer mais aussi et surtout la montagne sont très importantes pour moi. Quand j'étais jeune, mes parents nous y emmenaient, mon frère et moi, pour skier. Ce sont eux qui nous ont fait aimer cela. J'aime la montagne. J'aime les beaux paysages, j'aime la vue depuis les hauteurs de Bargemon. Chaque fois que je viens jusqu'ici, je m'assois sur un muret pour contempler ce que la nature nous offre. J'y venais aussi avec mon frère. Chaque fois que j'y monte et que je me pose de longues minutes pour faire le vide dans ma tête face à cette splendeur naturelle, c'est comme s'il était là, à côté de moi.

Nous venions souvent sur ce muret. Pas au lever du soleil, mais au coucher. Quand le jour commence à tomber, les couleurs sont uniques, des nervures rougeâtres dans un bleu ciel qui flirte avec les ondes marines, d'autres rose orangé qui dominent la verte plaine du Var.

Sur ce muret où la pierre est encore chaude d'avoir reçu l'offrande quotidienne du soleil, je pose mes fesses. Les jambes dans le vide. Sous moi, un trou de 60 mètres. C'est là mais aussi à quelques mètres de moi que vivent mes copines de toujours : les biquettes.

Elles sont incroyables ; elles évoluent sur des pentes abruptes sans jamais tomber ni même se blesser.

Cet endroit, c'est mon endroit. C'était notre endroit. Souvent, nous y venions entre frangins pour parler, refaire le monde. D'autres fois, on ne se parlait pas.

Nous allions aussi très souvent dans les gorges du Verdon. C'est là qu'il me surveillait lorsque je plongeais, moi qui tout gamin ne savais pas nager. Mais plonger m'a toujours attiré. Lorsque j'avais quatre ou cinq ans, maman m'a emmené à la piscine olympique de Montélimar, où habitaient mes grands-parents maternels. Dans le bassin, je nageais comme un petit chien ; je n'y arrivais pas. Mais une fois sorti de l'eau, je me rappelle avoir passé une bonne partie de l'après-midi à regarder les grands sauter d'un plongeur de 10 mètres. J'étais impressionné par les figures, par ceux qui maîtrisaient, ceux qui ne maîtrisaient pas du tout et qui se faisaient de belles rougeurs sur le ventre. Moi, ce plongeur, ça m'attirait.

J'ai dû, me semble-t-il, attendre un jour ou deux pour me décider. Le temps de les observer, d'analyser. Je suis monté tout en haut, puis je me suis jeté. Inutile de vous dire que maman est passée par toutes les émotions lorsqu'elle m'a aperçu en haut du plongeur et qu'elle a vu son fils s'élancer dans le vide. Immédiatement, elle a sauté à l'eau pour venir me chercher.

Moi, j'étais heureux, j'avais réussi mon plongeur.

C'est mon frère qui, quelques années plus tard, m'a servi de mentor pour perfectionner mon impulsion,

mon envol, ma réception. Et ça, nous le faisons dans le Verdon, perchés en haut d'un rocher, à plus de 20 mètres de l'eau. Pour y arriver, il faut d'abord escalader. Ensuite, il faut entrer dans une phase de concentration assez longue pour préparer son plongeon sans voir l'endroit où l'on va toucher l'eau. Et là, j'aime faire le saut de l'ange. C'est ma méthode pour m'équilibrer dans l'air et rentrer dans l'eau parfaitement, à pic, quand je le décide.

Chaque fois que je m'élance, que je vole, j'ai toujours cette même poussée d'adrénaline. C'est une sensation unique, indescriptible. Chaque fois que j'y pense, je pense à lui. À ces moments passés dans ces gorges si souvent survolées par les vautours fauves.

La semaine passée, deux sont arrivés de la rive nord du Verdon. Ils avaient le dos argenté. Ils sont nombreux ici. Comme les aigles. Quelquefois, quand je m'autorise un peu de bon temps au bord de la piscine, ils viennent me faire de l'ombre. Eh oui, il leur arrive de venir chasser dans les plaines du bas du village.

Voilà pourquoi j'aime être là, pourquoi j'aime cette nature, ces paysages, ces animaux. C'est la liberté. J'ai besoin d'espaces, d'évasion, de contact simple. Moi, quand je suis là-haut dans la montagne, je peux parler aux biquettes pendant un quart d'heure. Et puis aujourd'hui, quand elles me voient arriver, elles ne se barrent plus en courant. C'est comme si elles m'avaient adopté.

Pareil quand je prends mon jet-ski pour une balade en mer. Je monte sur ma machine, je pars au plus

loin, loin des côtes, et, au milieu de l'eau, il m'arrive souvent de faire des rencontres extraordinaires avec des dauphins, des espadons, des baleines-tortues. Cela me rappelle aussi les nombreuses parties de pêche au gros que nous faisions il y a quelques années, lorsque mon frère venait ici.

Voilà pourquoi j'aime être là, dans le Var, sur ce flanc de montagne qui respire la nature, dans cette maison qui inspire la quiétude, le bonheur, la joie de vivre, la simplicité. Un environnement sans artifice, sans faux-semblants.

Et ce matin, comme tous les matins quand je croise maman dans son jardin, son sourire illumine ma journée. Ce doux baiser qu'elle me pose sur la joue aussi.

Et pendant qu'elle commence à s'occuper de ses petits rosiers, je pars enfiler mon short, mes tongs et un tee-shirt pour aller sur la place du village.

Là, je me pose. Je bois mon café en terrasse, je lis la presse à l'ombre des platanes. Un autre café, une main à serrer d'un vieux pote que je croise uniquement ici et me voilà parti à la boulangerie pour acheter le pain. Il est 11 h 30. Comme maman doit aller au bridge en début d'après-midi, nous mangeons de bonne heure. Elle m'a encore préparé un bon petit plat.

À table, on parle de tout et de rien. Son sourire, sa présence me suffisent parfois. Souvent, elle me parle, mais je ne lui réponds pas. Par jeu. Car j'aime être très taquin avec elle. Je sais qu'à 77 ans, elle est restée dans le coup et qu'elle a toujours du répondant. Quand, à force de s'époumoner, elle n'obtient pas de réponse,

elle se permet d'un coup, sans hausser le ton, de me lancer :

— Bon, tu veux une claque ?

Nous nous mettons tous les deux à rire. Un rire simple, honnête, respectueux. Car maman, dans cette grande tolérance qui la caractérise, est une femme qui a beaucoup souffert. Je me dois par conséquent d'être très protecteur avec elle, pour elle. Maintenant qu'elle vit seule, je me dois de venir la voir le plus souvent possible, même si je sais qu'elle est forte.

Toute sa vie, elle m'a donné son amour ; toute ma vie, elle n'a voulu que mon bonheur. Aujourd'hui, quand je la regarde, je n'ai que de l'amour pour elle, j'ai le regard que tous les enfants devraient avoir pour leur mère.

Tous les jours, je me dis que j'ai de la chance de l'avoir. J'ai la chance d'avoir eu des parents comme ça, pour moi, pour mon frère. Maman, c'est quelqu'un de brillant. Elle fait partie de cette génération de femmes avec un haut niveau d'études. Mais c'est quelqu'un que j'aime parce qu'elle est simple.

Et puis je l'aime parce que la vie m'a offert une chance inouïe. Souvent, j'ai entendu mes parents dire qu'avec leurs deux fils, ils avaient gagné au loto. Après mûre réflexion, je crois plutôt que c'est moi qui ai décroché le gros lot, celui d'avoir été choisi par eux.

Aujourd'hui, je ne peux avoir que de l'amour pour elle. Elle est tout pour moi, elle est à jamais dans mon cœur. C'est elle qui m'a torché le cul, c'est elle qui

m'a vu pleurer, qui m'a vu grandir, qui m'a aidé, qui m'a dirigé.

Maman a toujours été là pour moi. Elle a ri avec moi, elle a eu peur pour moi, elle s'est réjouie pour moi, elle s'est aussi fait un sang d'encre à cause de moi. Elle est ma maman.

Et pourtant, cette belle femme brune au sourire rava-geur, cette maman que j'aime plus que tout au monde n'est pas ma mère.

Mon prénom, c'est Philippe, et j'ai été adopté lorsque je n'étais qu'un bébé.

Sur ma carte d'identité, il est indiqué que je suis né le 24 avril 1967 à Paris, dans le XIV^e arrondissement. Ce qui n'est pas précisé par contre, c'est que la femme qui m'a eu dans son ventre pendant des mois et qui m'a mis au monde ce jour-là a eu des jumeaux, des jumeaux qu'elle a – ou que l'état civil a prénommés Philippe et Pascal. C'est moi, c'est nous !

Et quand je regarde les photos de nous deux enfants, adolescents et de nous deux adultes, aucune hésitation. Nous sommes de vrais jumeaux. Même tête, mêmes yeux, même coiffure, même physique. Seul le caractère change et le prénom initial de mon frère qui ne s'est finalement pas appelé Pascal mais Jérôme.

Mais apparemment, nous ne devons pas être si beaux que cela puisque notre chère génitrice n'a pas voulu de nous. Alors, nous, les rebuts de la société, nous avons, peu de temps après notre naissance, été

confiés à la DDASS qui nous a placés à la pouponnière Paul-Manchon d'Antony, charmante commune de la banlieue sud de la capitale.

C'est dans cette pouponnière de la région parisienne que nous avons été élevés. Comment ? Je ne le sais pas. Par qui ? Je ne le sais pas non plus. Et nous étions beaucoup trop jeunes pour avoir le moindre souvenir que ce soit des lieux ou des gens qui étaient là pour nous accompagner les premiers mois de notre existence. La seule chose que je sais, c'est que maman nous a adoptés en février 1968 et que c'est à cette date que notre vie a réellement pris tout son sens.

Ces dix mois d'existence où l'enfant passe du stade de nourrisson à celui d'un petit enfant qui s'éveille à tout, la femme qui nous a mis au monde les a ratés, volontairement. Notre maman qui nous a adoptés les a elle aussi ratés, contre son gré.

Nos premiers sourires, nos premières dents, nos premiers pleurs, nos premiers pas, nos premiers mots, personne ne les a en mémoire. Personne ne peut aujourd'hui nous les raconter.

Dans notre vie, 10 mois manquent au cahier des souvenirs, ce beau livre d'images que tous les enfants normaux peuvent feuilleter en famille lorsqu'ils sont en âge de comprendre.

Mais dans ce début d'existence troublée par l'abandon d'une mère indigne d'avoir des enfants, nous avons eu la chance d'avoir des parents formidables, déterminés.

Maman était à l'époque une jeune enseignante. Papa venait de s'installer comme médecin à Dourdan.

Ils s'étaient rencontrés à Paris lorsqu'ils étaient étudiants. Maman était aveyronnaise, papa, du Sud-Ouest et fils d'un officier de l'armée française. Mais pendant ses études parisiennes, mon père avait été envoyé en Algérie, service qui fut pour lui 36 mois d'horreur. Outre les atrocités qu'il a vues, il ne supportait pas ce qu'on lui demandait de faire. Il fut donc muté disciplinaire, ce qui eut pour conséquence de beaucoup amuser ma grand-mère, femme d'officier.

À son retour de l'enfer et moralement détruit par les horreurs vécues, il retrouva la jeune femme qui l'avait attendu et poursuivit brillamment son cursus universitaire. Maman, de son côté, fera le choix de préparer l'agrégation afin d'enseigner.

Et très vite ils ont eu ce désir d'enfant. Comme tout jeune couple qui vient de se marier, comme deux êtres qui s'aiment et qui veulent fonder une famille. Mais ils ont essayé maintes et maintes fois. Maman a été opérée à plusieurs reprises. En vain. À cette époque, la médecine, pour les couples désireux d'avoir un enfant, n'avait pas les moyens d'aujourd'hui. Les fécondations in vitro ainsi que toutes les autres techniques de procréation médicalement assistées n'existaient pas.

Très vite, ils ont compris que le seul moyen pour eux de combler leur manque allait être l'adoption. Ils s'étaient fait une raison. Maman avait 25 ans, papa, 5 ans de plus. Ils avaient toute la vie devant eux pour fonder une famille. Ils ont donc entamé les procédures,

qui furent un vrai parcours du combattant. Car entre l'idée d'adopter et le fait de nous avoir, cinq longues années se sont écoulées.

Cinq longues années où, dès l'inscription aux services sociaux, on vous donne un numéro de dossier. Cinq longues années où des psychologues et autres fonctionnaires de l'État vous posent des questions pour savoir si vous méritez vraiment d'être parent. Cinq longues années où on vous décourage de votre désir d'enfant, de votre désir d'adoption. Car cinq ans, c'est long, très long même.

On pourrait se dire que c'était dans les années 1960, qu'à cette époque, c'était plus compliqué. Eh bien, non ! Les choses n'ont pas changé.

Aujourd'hui, il faut commencer par s'inscrire auprès des services du conseil départemental. Généralement, dans ce processus, les parents adoptants sont invités à une première réunion d'information où l'on vous présente ce qu'ils appellent « le chemin de l'adoption ». Très vite, on vous expose que l'adoption, c'est avant tout donner une famille à un enfant qui en est privé, un enfant né en France ou ailleurs.

Adopter, ce n'est d'abord pas le droit d'une famille à avoir un enfant, mais c'est le droit de tout enfant à grandir et à s'épanouir dans une famille qui devient la sienne pour la vie. Ces mots, ces principes sont sans cesse répétés au cours des premiers entretiens.

Et, pour bien que les familles comprennent, un long métrage leur est souvent projeté lors d'une autre réunion. Un film sur l'adoption, tant en France qu'à

l'étranger. Un film sur des parcours de vie d'adoptants et d'adoptés. Un documentaire faisant réfléchir et rebutant souvent les couples qui sont pourtant venus d'un air décidé.

Et là aussi, on vous fait comprendre que le chemin sera long. Que les embûches seront nombreuses sur le parcours et que si, par bonheur, l'arrivée d'un enfant vient égayer le foyer, la vie ne sera pas toujours un long fleuve tranquille, car les parents devront s'adapter à leur enfant. En clair, les adoptants devront se faire adopter par leur enfant.

Pendant cinq longues années, mes parents ont attendu que leur dossier soit pris en considération. Souvent, mon père a tapé du poing sur la table devant la psychologue qui lui demandait si son désir d'adoption était aussi fort que celui de son épouse, devant l'assistante sociale qui se demandait si le logement pour l'accueil de l'enfant était adapté, devant les secrétaires qui ne répondaient pas à la simple question : où en est le dossier ?

Et puis un jour, l'Assistance publique a téléphoné à maman pour lui dire qu'on avait une petite fille pour eux. Ce jour-là, elle a dû être folle de joie. Enfin, l'enfant tant espéré allait venir égayer leur foyer. Maman m'a souvent raconté qu'elle avait appelé le lycée pour indiquer qu'elle serait absente et qu'elle était partie le sourire aux lèvres au service de l'adoption pour voir cette petite merveille.

Mais sur place, ce fut la douche froide. Pas d'enfant. Mais un bureau, deux chaises et un homme en face qui

arrive avec un dossier cartonné sous le bras. De cette pochette, il en sort une photo, la photo d'une fillette de six mois.

— Tenez, c'est elle !

En prenant la photo, maman m'a souvent dit qu'elle avait eu un choc. La petite fille n'était pas belle ; elle avait de grands cheveux noirs, de gros sourcils, des traits disgracieux. Elle ne correspondait en rien à l'idée qu'elle s'était faite. Très vite, elle a dit qu'elle n'en voulait pas, provoquant la colère de l'homme au dossier qui s'emporta en refermant son dossier et en éructant :

— Si vous croyez que vous avez le choix, c'est elle et personne d'autre.

Ce jour-là, maman est repartie en pleurant. Le monde s'écroulait sous ses pieds. Comme d'habitude, papa a pris les choses en main. Il y est retourné le lendemain, a discuté calmement avec son interlocuteur et est revenu le soir à la maison avec une bonne nouvelle.

— Ils ont des jumeaux que personne ne veut !

Ces jumeaux, c'était nous ! Les jumeaux que personne ne veut, que personne n'a jamais voulu !

Papa ne pouvant se libérer de son travail, maman est venue une première fois à la pouponnière Paul-Manchon avec sa belle-mère qui ne comprenait pas que son fils et sa belle-fille prennent deux enfants d'un coup.

Mais en pénétrant dans la chambre où nous étions, maman est tombée sous le charme de ces deux bambins